

# ANTIRESSE

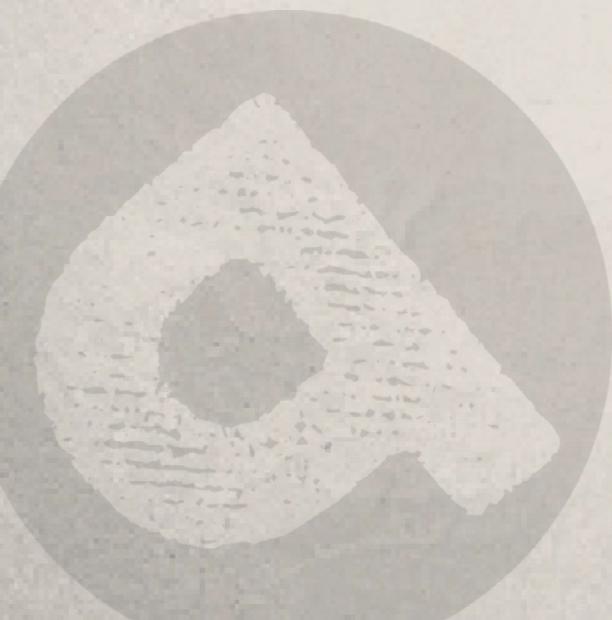
Observe • Analyse • Intervient

**L'hiver de Davos**

**Uni Carl Woke**

**Les missives de Me Jacques**

**Connaissez-vous Satan?**



N° 362 | 6.11.2022



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

## L'hiver de Davos

**M**A VIE EN OCCIDENT A COMMENCÉ PAR LES DOUZE DIMANCHES SANS VOITURE POUR S'ENCHAÎNER SUR LA SEMAINE DES QUATRE JEUDIS DU « DÉVELOPPEMENT DURABLE » ET DES AUTRES DYSTOPIES MALTHUSIENNES OÙ L'HUMAIN ORDINAIRE, SANS MÊME QU'IL S'EN RENDE COMPTE, APPARAÎT COMME UN FARDEAU SURNUMÉRAIRE. À BIEN Y REGARDER, ON PEUT VOIR UNE ÉTRANGE LOGIQUE DANS CETTE COURSE À L'AUTOANNIHILATION.

Lorsque j'ai rejoint mes parents en Suisse, en 1973, j'ai découvert un pays de conte de fées. Mon père y enseignait dans une université américaine juchée dans une station alpestre. Le village où nous vivions était un panorama de carte postale, bordé de champs d'un vert onirique et de neiges immaculées. J'écoutais sidéré la musique américaine avec Paul Simon qui venait de sortir son plus bel album, *There Goes Rhymin'*

*Simon*. Cet hiver-là, suivant les esquisses de Léonard de Vinci, j'avais construit un parachute avec des draps et m'étais passablement esquinaté en sautant d'un mur très haut. Mais surtout, le dimanche, j'avais le droit de luger tout mon saoul dans les rues abruptes du village réservées aux piétons.

C'était un effet magique de la guerre du Kippour et du choc pétrolier. Craignant la pénurie, la Suisse

avait décrété les «douze dimanches sans voitures» et la population savourait déjà — quarante-sept ans avant le premier confinement du Covid — les délices initiaux d'un ralentissement de la civilisation industrielle. Mes parents, tout absorbés par leur travail et l'intégration à leur nouveau milieu, n'avaient sans doute pas le temps de réfléchir à la signification de cette mesure.

Elle n'était pas isolée, à vrai dire. D'autres pays d'Europe occidentale avaient adopté des restrictions semblables. Et je viens de découvrir que la Suisse avait déjà *déplateformé* son parc automobile quelques dimanches durant lors des événements de Hongrie, en 1956.

Quel fut l'impact concret de ces dimanches? Je n'ai pas retrouvé de données. Je soupçonne qu'il était plus psychologique qu'énergétique et qu'il s'agissait plutôt d'une mise en condition. Douze *lundis* sans voitures ni camions eussent été sans doute beaucoup plus efficaces, mais il ne faut tout de même pas plaisanter: le boulot, c'est sacré!(1)

D'ailleurs, une initiative populaire fut lancée pour pérenniser ces pauses de trafic dominicales, mais elle fut très largement rejetée par les citoyens en 1978. Les peuples sont comme des troupeaux d'antilopes. Ils courent vite devant le lion, mais s'arrêtent net sitôt qu'il a happé sa première proie et se remettent à brouter comme si de rien n'était. D'aucuns se souviennent peut-être qu'au lendemain de Fukushima, la Suisse s'était dramatiquement juré

de sortir du nucléaire d'ici 2034. On sourit gentiment.

Quoi qu'il en soit, je m'aperçois que toute ma vie en Occident aura été marquée par l'angoisse énergétique. Mon pays d'origine, la Yougoslavie socialiste, n'avait pris à ma connaissance aucune disposition particulière cette année-là, malgré un niveau de vie bien plus modeste, ou à cause de cela. Son trafic, infesté de moteurs deux-temps puants et brinquebalants, se poursuivait comme si de rien n'était. La prospérité effarante du monde occidental était aussi sa faiblesse. Il vivait, comme l'oncle Picsou, dans une terreur permanente de la perte.

#### DU RÔLE DES VILLÉGIATURES ALPINES DANS L'HISTOIRE MODERNE

Ce n'est pas tout à fait par hasard que ces choses me reviennent en mémoire aujourd'hui. Davos est une autre charmante villégiature nichée dans les Alpes suisses, et c'est aussi la métonymie(2) d'un projet de *seppuku* spécifique à l'Europe occidentale. Si l'on effeuille les voiles biotechno-managériales de la danse du ventre composée par le Dr Frankenschwab et ses Schwabettes, «Davos» peut se résumer aux douze dimanches sans voitures, mais étendus aux six autres jours de la semaine et aux quarante autres semaines de l'année. Seuls les concepteurs et les surveillants des mesures de restriction auront le droit le circuler, dans le seul but, bien entendu, de s'assurer de leur application. Ils nous donnent déjà un échantillon de leur dévouement

en sautant de sommet climatique en sommet climatique dans leurs jets privés (avec la sous-taxation y afférente du kérosène d'aviation).

Le slogan «Vous n'aurez rien et vous serez heureux» est à prendre au pied de la lettre: confiscation universelle et formatage des cerveaux sont les deux mamelles du WEF. C'est le *consolamentum* des cathares étendu de gré, mais surtout de force, à une société tout entière: renoncement aux choses du monde et accès au statut de parfaits.

Ceci peut sembler une analogie cavalière, mais attendez. D'un certain point de vue, le projet de Davos est l'aboutissement et le triomphe d'un courant souterrain, constamment réprimé, mais incroyablement tenace, de la spiritualité occidentale: la gnose manichéenne jugeant que ce monde est irrécupérablement bâclé par un dieu foireux et qu'il doit être détruit puis reconstruit sur des bases saines. Ce qui nous empêche de le voir, c'est que cette morne théologie s'habille aujourd'hui de raisonnements environnementaux et économiques d'allure scientifique, ainsi que d'un *apparatus* paradiplo-matique et paraétatique qui brouille les yeux des jobards d'un jet continu de poussière étoilée.

**«LA TERRE A UN CANCER, ET LE CANCER, C'EST L'HOMME»  
(CLUB DE ROME)**

Un article récent de F. William Engdahl explore «les origines sombres de la Grande Réinitialisation de Davos». Engdahl est un cher-

cheur méticuleux et froid qui sait non seulement puiser les données, mais également les mettre en valeur selon leur importance. Nous savons tous que le fade professeur Schwab est le mentor de la secte davosienne, mais qui connaît le mentor du mentor?

Maurice Strong fut depuis sa jeunesse un homme de confiance de la famille Rockefeller, dirigeant de sociétés, pétrolier, milliardaire et socialiste utopique comme il se doit. Il fut longtemps le coprésident du Forum économique mondial de Davos. Lui rendant hommage après sa mort en 2015, Schwab confessait: «Il était mon mentor depuis la création du Forum: un grand ami; un conseiller indispensable...» L'implication de Strong, de ses convictions malthusiennes et de ses disciples, à la fois dans les institutions onusiennes et dans les divagations du WEF, portent William Engdahl à conclure que «la Grande Réinitialisation de Davos n'est qu'un plan actualisé d'une dictature dystopique mondiale sous le contrôle de l'ONU, dont l'élaboration remonte à plusieurs décennies.»

Les plans directeurs des institutions supranationales nous semblent tomber du ciel, évidents et impersonnels comme les lois de la nature. Or, derrière chaque grande charte, projet ou convention se tiennent des hommes concrets, représentant des centres de pouvoir qui se rient des frontières et de la hiérarchie des États. Au début des années 70, alors que l'Occident baigne dans une insouciance opulente, ces centres de

pouvoir développent une eschatologie technoscientifique prédisant la fin prochaine des ressources, l'épuisement de la planète et, couronnement du tout, le pourrissement du climat terrestre par les activités humaines.

Ainsi, en 1971, le Club de Rome publie son rapport «profondément erroné» sur les «Limites de la Croissance» prédisant la «fin de la civilisation» causée par la collision entre une expansion rapide de la population et la finitude des ressources, en premier lieu du pétrole. Comme dans les projections apocalyptiques et pathétiquement exagérées du Royal College de Londres sur les ravages du Covid du printemps 2020, le pronostic se base sur des «simulations informatiques bidon», en l'occurrence celles du MIT. Il enchérit en 1974 avec «L'humanité à la croisée des chemins», où est formulée la nécessité d'abolir l'indépendance des États pour sauver la planète. Ou, dans le sabir des enfumeurs:

«Le moment est venu d'élaborer un plan directeur pour une croissance organique durable et un développement mondial fondé sur une répartition mondiale de toutes les ressources finies et un nouveau système économique mondial.»

Cela sonne familier? On jurerait que le discours de Schwab a été préenregistré quarante ans à l'avance. C'est que ces documents, note Engdahl, contiennent «la formulation initiale de l'Agenda 21 de l'ONU, de l'Agenda 2030 et de la

Grande Réinitialisation de Davos en 2020».

Derrière ces cénacles de prophètes de malheur, on retrouve constamment les deux ou trois mêmes noms. Ceux d'Alexander King ou de Maurice Strong reviennent partout.

Pour Strong, comme pour le Club de Rome, l'identité de l'ennemi ne fait aucun doute: c'est *l'homme*. Présidant la Conférence de Stockholm en 1972, Strong préconisait un programme radical de réduction de la population et de décroissance dans le but de «sauver l'environnement»:

«Le seul espoir pour la planète n'est-il pas que les civilisations industrialisées s'effondrent? N'est-il pas de notre responsabilité de provoquer cela?»

Ce fondamentalisme écologiste ne revêt-il pas une sonorité étrange dans la bouche d'un homme qui s'est enrichi grâce au pétrole? On n'a pas suffisamment réfléchi à ce paradoxe. Bah, un pécheur repent, conclura le public par paresse mentale. Oubliant que le repentir implique le renoncement au péché, sans quoi il se nomme *tartufferie* — et que la tartufferie n'est rien d'autre qu'une prise de pouvoir sur autrui via sa conscience morale. Or ni Strong, ni aucun de ses amis écomilliardaires n'a renoncé à son pouvoir ni à son mode de vie. Car les rangs des défenseurs de la «pureté écologique» comportent un nombre «inhabituel», justement, de milliardaires pétroliers, tels que David Rockefeller, Robert O. Ander-

son de l'Aspen Institute ou John Loudon de chez Shell.

### LA PÉDAGOGIE DE LA PEUR

L'essai d'Engdahl est à lire et relire intégralement, mais cette remarque sur la sociologie particulière du fondamentalisme environnemental mérite qu'on s'y arrête. Elle pourrait nous aider à comprendre la *trame profonde* des conflits actuels, qui éclairent rétrospectivement la stratégie qui motivait ces prédications étranges.

Pourquoi les pétroliers veulent-ils nous dégoûter du pétrole? Imagine-t-on M. Cailler, M. Lindt ou M. Marcolini mener campagne contre les méfaits du chocolat? Au début, on l'a vu, il était surtout question de la fin des ressources. La question du climat n'est apparue que par la suite, avec la création du GIEC, dont la démarche apparaît *sciemment* frauduleuse.

Comme ses propres chefs de file l'ont admis, le GIEC — à l'instar des «task forces» et des «groupes d'experts» sur le Covid — n'avait pas pour but de rendre un compte fidèle de l'interaction entre l'homme et son atmosphère, mais de sonner l'alarme et attirer des flux financiers. «Nous avons tout intérêt à provoquer la panique pour que de l'argent soit investi dans les sciences du climat» admettra candidement le professeur John Christy, auteur responsable du GIEC. Ou, comme l'a cyniquement résumé un autre ponte du GIEC et du MIT, Richard Lindzen: «La chose à ne surtout jamais dire, c'est: peut-

être qu'il n'y a pas de problème.» La maxime est du reste valable pour toutes les grandes esbroufes collectives de notre époque.

Toute cette mise en scène catastrophiste n'aurait jamais vu le jour sans l'aide généreuse des magnats du pétrole. Pourquoi avoir financé des projections bidon sur la fin des ressources et le «pic pétrolier»? Y croyaient-ils eux-mêmes? Probablement non, pas plus qu'ils ne croient aujourd'hui au «réchauffement climatique induit par l'activité humaine». Mais ils croyaient ferme à *une mise sous tutelle* des dites ressources par des instances globales pilotées en coulisses — comme on l'a vu — par eux-mêmes ou leurs hommes de main.

### BRÈVE HISTOIRE DE L'ACCAPAREMENT GLOBAL

C'est ici que la petite histoire rejoint la grande et que mes merveilleux dimanches sans voitures livrent leur message si longtemps passé inaperçu. La crise pétrolière a frappé le monde industrialisé dans son talon d'Achille, et les princes de la finance et de l'industrie (comme les Rockefeller, les Agnelli, les Strong) s'y attendaient sans doute. Les seuls qu'on voit sourire sur les photos d'époque, outre les gosses avec leurs luges et les pique-niqueurs sur les autoroutes désertes, sont les délégués de l'OPEP. Les pays arabes, mais également l'URSS et toute une ribambelle de non-alignés, se sont soudain rendu compte du levier dont ils disposaient sur les sociétés

les plus riches du monde. Voici donc ce qu'il y avait à comprendre :

Au début du XXe siècle, l'Occident, identifié au capitalisme industriel, avait atteint son expansion maximale. Il étendait sa domination coloniale sur l'ensemble de la planète. Sa croissance et son bien-être avaient un prix : la disponibilité de *toutes les ressources* de la Terre. Du moins jusqu'à ce qu'on ait trouvé moyen de piller d'autres planètes.

L'Occident n'est guère partageux, comme l'a montré l'un de ses grands thuriféraires, l'historien américain Carroll Quigley, qui notait avec satisfaction — dans *The Evolution of Civilizations* — que la civilisation occidentale avait avalé ou détruit six civilisations concurrentes au cours de son histoire, qu'elle n'avait jamais fixé de limites à son expansion, et qu'elle ne pouvait donc qu'être l'aboutissement ultime et la perfection de l'histoire humaine. Cette jubilation un peu hâtive, le semi-benêt Francis Fukuyama allait la reprendre dans son imprudent ouvrage sur *la fin de l'histoire*.

L'Occident, donc, ne pouvait tolérer qu'une partie de la richesse mondiale lui échappe. Or un très gros morceau de cette richesse se trouvait au cœur des terres, sous la botte du tsar de toutes les Russies. Les pouvoirs financiers occidentaux ont soutenu ou laissé faire la révolution socialiste en Russie, une utopie d'essence occidentale dont les milliardaires comme Maurice Strong et les idéologues comme Schwab sont des admirateurs fervents. Mais,

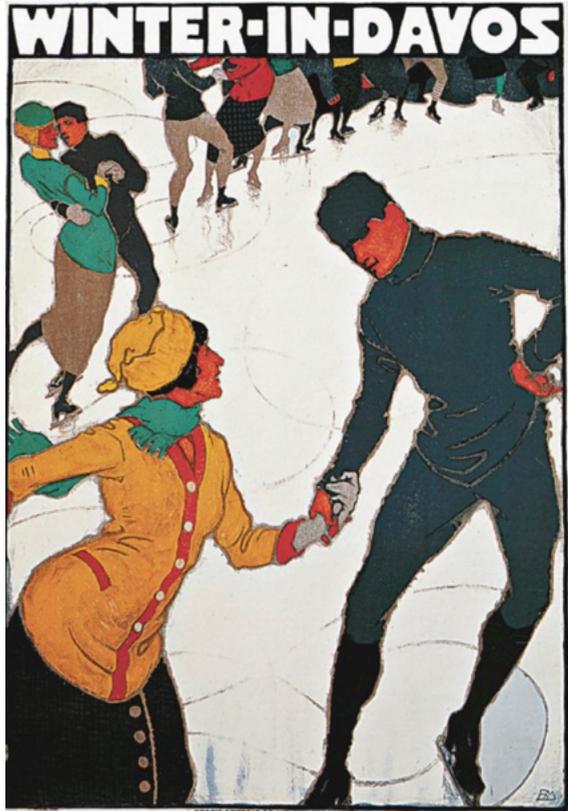
à partir des années 30, avec le virage nationaliste de Staline, ils ont de nouveau vu ce magot leur échapper. Ach ! Il n'est jamais inutile de rappeler qu'entre l'Allemagne nazie et l'URSS communiste, le cœur des Anglo-Saxons a longtemps balancé avant de désigner l'«ennemi prioritaire». (Et après aussi, encore plus ! Mais c'est une autre histoire.)

Après la Deuxième Guerre mondiale, le relèvement de l'Europe s'est fait grâce à deux perfusions (et non une seule, comme on le présente par chez nous en fermant toujours l'œil gauche, ou droit selon d'où l'on regarde) : venant de l'ouest, le plan Marshall ; venant de l'est, l'énergie et les matières premières soviétiques à bon marché. La dépendance de l'Allemagne au gaz russe remonte, on l'a oublié, aux années 60. Sans cet apport, le «miracle économique allemand» eût sans doute été beaucoup moins spectaculaire. Et ne parlons même pas de l'addiction européenne à l'uranium soviétique, qui passe à travers les mailles de toutes les sanctions(3).

Mais l'histoire n'est pas un long fleuve tranquille. Voici l'an 56 et la crise de Suez, où Français et Rosbifs se font jeter d'Égypte par oukaze conjoint des États-Unis et de l'URSS. Un important canal d'approvisionnement échappe au contrôle des ex-puissances coloniales. S'en suivent l'an 73, la guerre israélo-arabe et le putsch subséquent de l'OPEP, dont aucun pays d'Europe ne fait partie, mais où siègent plusieurs de leurs ex-colonies. Les deux super-

puissances, elles, sont autonomes et parrainent en outre la plupart des pays du cartel.

- **Notule.** Les États-Unis, on s'en souvient, ont conclu une alliance «protection contre pétrole» avec l'Arabie saoudite au plus fort de la Deuxième Guerre mondiale. Ce n'était pas une noce d'amour, loin de là. J'ai raconté ailleurs(4), me référant à un témoignage direct et avisé (les Mémoires du diplomate, historien et espion britannique Amaury de Riencourt), le mépris raciste, l'arrogance et l'infinie stupidité avec laquelle les *businessmen* américains débarquaient alors à Riyad pour signer des contrats léonins en agitant leurs cigares, leurs alcools et leurs préférences féminines sous le nez des (encore) austères seigneurs du désert et gardiens de la rigueur islamique. Il était clair, dès ce moment, que les Saoud feraient tôt ou tard payer aux Yankees l'humiliation d'avoir été traités en domestiques, fût-ce chamarrés d'or. Un avant-goût de la vengeance a fini par les rattraper justement cet automne, lorsque le prince Mohamed ben Salman s'est jovia-



lement entendu avec les Russes pour juguler la production après que Biden l'eut supplié de l'augmenter pour sauver ses *midterm elections*.

#### L'ARROGANCE OFFENSÉE

Revenons à ce fatidique et féérique hiver 1973-1974. Alors que la sex-armada nommée ABBA s'apprête à rafler l'Eurovision et conquérir le monde, que je dévale sur ma luge les routes désertes de mon village alpin en slalomant parmi les promeneurs réjouis et que Paul Simon chante les couleurs chatoyantes du *Koda...*

*chrome* qui «vous fait croire que le monde entier n'est qu'une journée ensoleillée», les patrons de la suprasociété occidentale nouent leurs cravates sombres et nous préparent activement, délibérément, minutieusement, un avenir de pénuries. Le léger tour de vis pétrolier les a terrifiés à mort. L'idée de *partager* les ressources de la planète avec d'autres pôles de souveraineté ne leur vient pas à l'esprit. Ils n'ont pas été éduqués pour cela. Voilà 500 ans que la conquête continue, comme l'a décrit Chomsky, et l'on devrait maintenant composer avec ces gueux? Ces Irakiens, Algériens, Vénézuéliens, Libyens, chaperonnés par les *Snow Niggers*, comme les militaires US appellent les Russes? Plutôt crever. Mais d'abord: les faire crever...

J'exagère peut-être. Quoi qu'il en soit, il m'apparaît que toute la crispation énergétique, sociale, idéologique, sanitaire et sexuelle qui aura accompagné mon existence en Occident comme une ombre sinistre est due à cette arrogance offensée d'une élite découvrant soudain les limites de sa toute-puissance. C'est un renversement psychologique d'une amplitude qu'on n'a pas encore mesurée. Toutes les solutions que l'Occident proposera dès lors aux crises qu'il aura *lui-même inventées* seront aussi efficaces et habiles que mon parapluie en draps de lit, mais beaucoup plus

douloureuses qu'une cheville foulée. Le WEF de Davos sera le *think tank* central de ce projet de *renoncement au monde*, faussement vendu comme développement alternatif, et une certaine Suisse bienveillante et avide couvrera cet œuf de coucou avec toute l'obséquiosité hôtelière qu'on lui connaît. Mais c'est là, mes amis, une tout autre histoire encore.

#### NOTES

1. Ce même boulot qui nous garantissait un développement sans exemple et qui nous rendait d'autant plus *accros* aux sources d'énergie, vous voyez le cercle vicieux?
2. «Figure par laquelle on exprime un concept au moyen d'un terme désignant un autre concept qui lui est uni par une relation nécessaire (cause et effet, inclusion, ressemblance, etc.)»
3. «Les importations d'uranium naturel de la Russie vers l'UE ont atteint 2358 tonnes l'année dernière, soit près de 20 % de toutes les importations de l'UE. Seuls le Niger (24,3 %) et le Kazakhstan (23 %) étaient des partenaires commerciaux plus importants pour l'uranium, selon le rapport annuel 2021 de l'organisme de l'UE, l'Agence d'approvisionnement d'Euratom (AAE). («Les sanctions passent, l'uranium russe reste», [Investigate-Europe.eu](https://investigate-europe.eu), 7.10.2022). On y lit encore qu'au Kazakhstan, «l'extraction d'uranium est contrôlée par l'entreprise publique russe Rosatom», donc...
4. Voir Slobodan Despot: «*La vengeance d'Ibn Saoud*», AP152 | 28.10.2018.



ENFUMAGES par Eric Werner

## Suivisme et opportunisme, ou la nouvelle science

**L**A SCIENCE A TOUJOURS AVANCÉ EN TÂTONNANT, C'EST-À-DIRE À COUPS D'ERREURS ET DE RECTIFICATIONS. À EN CROIRE LES AUTORITÉS ACADÉMIQUES ACTUELLES, ELLE N'AURAIT PAS DÛ. ELLE ÉTAIT CENSÉE SAVOIR AU XIXE SIÈCLE CE QUI SERAIT LA PENSÉE CORRECTE ET ADMISE EN 2022. FAUTE DE QUOI, ON LA DÉBOULONNE, ON LA CENSURE ET ON LA JETTE AU PURGATOIRE.

Il existe un article du Code pénal qui réprime les atteintes à la paix des morts, mais en connaît-on seulement l'existence? Soit ce qui vient de se passer dans une petite ville de Suisse romande. Les autorités, on le sait, se plaisent de nos jours à changer les noms de rues, elles ont ainsi l'impression d'imprimer leur marque sur l'histoire. Les anciens noms sont remplacés par d'autres, ignorés de tous, mais qui justement sortent ainsi de l'anonymat. C'est plutôt bon pour la démocratie. Mais,

dans la petite ville dont je parle, on est allé plus loin encore. On a inauguré une statue représentant un ancien bienfaiteur de la ville, la tête fichée dans le sol: histoire, sans doute, de le tourner en dérision. L'homme, il est vrai, s'était enrichi au XVIIIe siècle dans le commerce d'esclaves. Il y eut une cérémonie d'inauguration, cérémonie au cours de laquelle les élus firent leur propre éloge en tant que personnes de haute moralité, adeptes d'une société démocratique, plurielle et inclusive.

## UNE MORALITÉ EXEMPLAIRE

Chacun sait la manière dont les autorités en Suisse ont géré la toute récente crise sanitaire. Leur haut degré de moralité a fait l'admiration de tous. Chacun a apprécié en particulier le zèle des autorités à installer la rareté dans le système hospitalier, pour l'adapter aux exigences du marché: rareté en termes de lits disponibles, en particulier. En 2015, dans un canton romand qu'on s'abstiendra ici de citer, les autorités décidèrent de liquider tout le stock disponible de masques sanitaires en l'envoyant en Afrique. Sauf qu'en 2020, il a fallu se réapprovisionner. Bien entendu, tout cela est faux. Que dire enfin des malades du Covid mal soignés ou insuffisamment soignés, tout simplement parce que l'ordre avait été donné, non certes exactement de ne pas les soigner (comme dans un pays voisin), mais de n'en pas faire trop non plus quand même. Certains médecins ayant passé outre, des sanctions furent prises à leur endroit. Furent également sanctionnés ceux de leurs confrères ayant déconseillé à leurs patients de se faire vacciner contre le Covid-19 en raison des risques encourus. Il y a des limites à tout.

Voilà pour la moralité. On parle du XVIIIe siècle, libre à chacun d'imaginer ce que lui-même aurait fait ou non au XVIIIe siècle. Bien sûr, nul n'en doute, les autorités auraient défendu la société démocratique, plurielle et inclusive. Elles n'auraient pas non plus attendu 2022 pour changer certains noms de rue et/ou

tourner en dérision certains ennemis estampillés du genre humain. Oui, je sais, il est scandaleux de dire des choses pareilles. Nous sommes en démocratie, il nous faut respecter les autorités. J'ai beaucoup de respect pour les autorités. Mais, pour paraphraser Aristote (*Amicus Plato sed magis amica veritas*), j'en ai davantage encore pour la vérité. Les autorités suivent le courant, c'est ce qu'elles font depuis toujours. Elles n'ont d'ailleurs pas le choix. Essayez un peu d'aller à contre-courant. Les affects qui les font désormais adhérer à certaines opinions (le politiquement correct *d'aujourd'hui*) sont les mêmes que ceux qui autrefois les auraient fait adhérer aux opinions contraires (le politiquement correct *d'hier*). On pourrait aussi parler de réflexes conditionnés. Citons en particulier l'esprit d'imitation, le suivisme, l'opportunisme, etc.

De toutes les manières, les morts ne sont plus là pour se défendre. Personne non plus ne lèvera le petit doigt pour les défendre, alors qu'ils ne peuvent plus se défendre eux-mêmes: pas même le procureur, en charge pourtant de faire appliquer le droit existant (par exemple, la loi sur les atteintes à la paix des morts). Le seul droit ici qui s'applique est le droit du plus fort. Je ne vais pas m'en indigner: il en a toujours été ainsi. Les autorités appliquent le droit quand elles y trouvent leur intérêt, autrement elles l'ignorent. On l'a vérifié en 2020-2021 à l'occasion du Covid-19, on l'a à nouveau vérifié le printemps dernier avec les saisies

d'avoirs et de comptes de citoyens russes vivant en Suisse.

#### L'EXIL DE CARL VOGT

Je viens d'évoquer ce qui s'est passé dans une petite ville de Suisse romande, mais il est intéressant aussi de voir ce qui s'est passé dans une grande ville comme Genève. Le naturaliste Carl Vogt (1817-1895) avait sa rue à Genève et aussi un bâtiment universitaire à son nom. Carl Vogt avait participé en Allemagne à la révolution de 1848, après quoi il avait trouvé refuge à Genève où il enseigna successivement la géologie, la zoologie et l'anatomie comparée. C'était un disciple de Darwin. En 1956 encore, on parlait de Carl Vogt comme d'un des «grands noms de la zoologie et de la biologie genevoises»(1). Pour l'instant encore il a conservé sa rue genevoise, mais le bâtiment universitaire qui portait son nom a lui en revanche été débaptisé. En cause, les livres qu'il a écrits; livres, justement, qu'il n'aurait pas dû écrire(2). Car on en est là. Il y a des choses qu'on a le droit d'écrire et d'autres non.

On a également déplacé le buste du naturaliste. Ce buste inauguré en 1899 occupait un emplacement devant l'Université de Genève. La *Tribune de Genève* décrit ainsi ce qui s'est passé:

«Carl Vogt déboulonné? Mais non,

il fait pénitence à Peney (banlieue genevoise)! On lui a fait une belle place (...) Avec vue sur des grues et containers de chantier».

La journaliste plaisante, elle peut se le permettre. C'est le coup de pied de l'âne. Carl Vogt, c'est bien fait pour toi. Tu n'as que ce que tu mérites. Et encore, tu as de la chance: tu as encore ta rue. Pour combien de temps encore, c'est un autre problème. Mais, pour l'instant encore, elle est à toi. On comprend mal ensuite que la justice en vienne à entreprendre des poursuites contre des gens qui dégradent ou vandalisent des tombes dans les cimetières.

Sur le fond, on peut naturellement reprocher à Carl Vogt beaucoup de choses. Comme tous les savants à toutes les époques, il lui est arrivé de se tromper, il est même normal qu'il se soit trompé, car c'est ainsi que progresse la science. La science progresse par tâtonnements successifs, sans savoir toujours très bien où elle met les pieds. On ne cesse donc en tant que savant de commettre des erreurs, erreurs qui par la suite seront corrigées, mais par d'autres après nous. Ils les corrigeront donc, mais cela ne les empêchera pas, eux-mêmes qui les corrigeront, d'en commettre d'autres à leur tour, et ainsi de suite. Les savants savent très bien que leur propre travail sera

Le magazine de l'Antipresse est un hebdomadaire de réflexion et de divertissement multiformats.

Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 202, 1950 Sion, Suisse.

Rédacteur en chef: Slobodan Despot. Direction stratégique: Yulia Baburina.

Abonnement: [via le site ANTIPRESSE.NET](http://www.antipresse.net).

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

*It's not a balloon, it's an airship!* (MONTY PYTHON)

un jour revu et corrigé. Et c'est très bien ainsi. Mais cela ne justifie ni la censure ni les atteintes à la paix des morts.

### **CARRIÈRES, POUVOIR, RAPPORT DE FORCES**

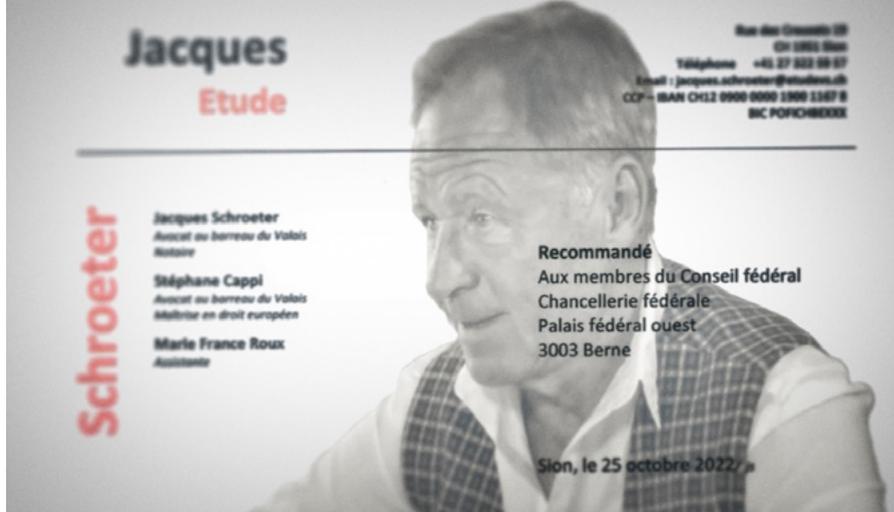
L'ironie dans toute cette histoire, c'est que les mêmes qui ont décidé de punir ainsi Carl Vogt pour ses écrits déjà anciens, mais que manifestement on continue encore à lire, ont beaucoup fait ces dernières années pour adapter l'Université de Genève aux nouvelles normes du politiquement correct, incluant en particulier l'idéologie du genre. Si l'on dit que les écrits de Carl Vogt n'ont rien à voir avec la science, que dire alors de l'idéologie du genre? Cette idéologie est désormais en situation hégémonique, en sorte, comme l'a relevé Emmanuel Todd, qu'on peut «affirmer sans risque n'importe quelle proposition absurde si elle est conforme à l'orthodoxie, avec l'approbation des institutions officielles et, pourquoi pas, leur financement»(3). Il donne plusieurs exemples. La direction actuelle de l'Université de Genève est vraiment bien placée pour dire ce qu'il y a ou non de scientifique dans les livres de Carl Vogt.

On ne peut même plus ici

parler d'erreur, car l'erreur est inconsciente d'elle-même. L'erreur se corrige, mais l'hégémonie idéologique ne relève pas de l'erreur. C'est une réalité politique. On ne s'occupe plus ici du vrai et du faux. On fait peut-être semblant de le faire, mais c'est une apparence qu'on se donne. On dit donc un certain nombre de choses, mais si on les dit, ce n'est pas parce qu'on les croit vraies: c'est parce qu'on a *intérêt* à les dire. C'est bon pour mon image, mon plan de carrière, etc. On est donc dans un rapport de forces. Ou encore, on veut accroître sa part de marché. Encore une fois, l'humanité a toujours fonctionné ainsi. Mais, dans le temps passé, il y avait des correctifs: entre autres et en particulier, justement, le souci du vrai. On ne dira pas qu'il a maintenant disparu. Mais les institutions officielles ne lui sont pas particulièrement favorables.

### **NOTES**

1. *Histoire de Genève de 1798 à 1931*, publiée par la société d'histoire et d'archéologie de Genève, Alexandre Julien, 1956, p. 513.
2. Des livres qui lui ont valu d'être «jugé raciste et sexiste» en 2022.
3. Emmanuel Todd, *Où en sont-elles? Une esquisse de l'histoire des femmes*, Seuil, 2022, p. 252.



RECONQUÊTES par Slobodan Despot

## L'infatigable questionnement de Maître Jacques

JACQUES SCHROETER ÉTAIT SUR LE POINT DE RACCROCHER SA ROBE LORSQUE LA CRISE DU COVID A ÉCLATÉ. L'AVOCAT SÉDUNOIS A AJOUTÉ UNE TROISIÈME MI-TEMPS AU LONG MATCH DE SA VIE PROFESSIONNELLE. UNE MI-TEMPS NON RÉMUNÉRÉE, FAITE DE RECHERCHES MINUTIEUSES ET D'INTERPELLATIONS RESTÉES SANS RÉPONSE SUR DES SUJETS POURTANT CAPITAUX POUR LA SANTÉ, LA LIBERTÉ ET LA DIGNITÉ DE SES CONCITOYENS.

Nous avons régulièrement fait écho aux lettres ouvertes adressées par Me Schrøeter — et par les citoyens qu'il représente — aux autorités suisses relativement à leur gestion du Covid, ou plutôt de la société par temps de pandémie. En septembre 2021, nous repreneons *in extenso* son premier grand «J'accuse!» intitulé «Halte aux agissements illégaux du gouvernement suisse!».

Il en faut beaucoup à un citoyen loyal de ce pays, juriste et avocat qui plus est, pour oser dire que le roi est nu et que le gouvernement du pays

qui se veut «le plus démocratique au monde» foule aux pieds les lois fondamentales de l'Etat de droit. En l'occurrence: *usage de contrainte, propagation de maladies, atteinte à la cohésion sociale*. Depuis lors, les missives recommandées de Jacques Schrøeter ont été largement diffusées dans les réseaux de l'information alternative — mais sont restées sans aucune réponse ou presque, malgré les questions sensées, très bien documentées et très bien articulées, qu'elles posent.

Dans un entretien vidéo qu'il a enregistré avec lui, le docteur Klaus

Schustereder commence par souligner le sérieux de l'information médicale incluse dans ces lettres. Il vaut la peine, même lorsqu'on ne vit pas en Suisse, d'entendre les propos humbles et posés de cet avocat épris de vérité. La noblesse de cœur et d'esprit ne se contrefait pas. Elle émane naturellement de sa personne.

Le silence obstiné des autorités face à ce véritable représentant de la *vox populi* sonne comme un aveu. Les questions de Schröter ne sont pas des graffiti sur un mur, ni des fumigènes, ni des insultes, mais la forme la plus civilisée de réaction face aux manipulations et aux abus du pouvoir.

Mais l'homme ne s'est pas laissé démonter. Fin octobre, Maître Jacques a rédigé une nouvelle lettre suscitée par les aveux sidérants de la direction de Pfizer face à une commission du Parlement européen. Des aveux qui devraient avoir des conséquences juridiques pour chaque gouvernement ayant fait croire à ses citoyens que les vaccins anticovid allaient freiner la propagation du coronavirus.

«Cette audition parlementaire fait actuellement grand bruit, malgré la censure. Vous avez bien saisi, la question de la protection sociale du vaccin ou son effet collectif n'a tout simplement jamais été examinée. Et vous, autorités, qu'avez-vous dit à votre population? "Vaccine-toi pour protéger grand-mère", vaccine-toi par altruisme... **alors**

**que vous n'en saviez rien! Ce mensonge a permis au Conseil fédéral de mettre sur pied le certificat Covid, certificat qui a privé les citoyens non-vaccinés de leurs droits fondamentaux les plus élémentaires.»**

Cette nouvelle lettre a le mérite de proposer une synthèse de la «dystopie Covid», avec pour corollaire «certaines conséquences juridiques». Elle récapitule aussi, en passant, les propres démarches de Me Schröter en direction desdites autorités. Si chacune de ces lettres était un réquisitoire, celle-ci est le réquisitoire des réquisitoires.

Un jour, les correspondances de Me Jacques Schröter devront être réunies en livre. Il n'y aura rien à retrancher. Il est rassurant, au milieu de ce déferlement de mensonges et de contrefaçons, d'avoir pour contemporains des hommes et des femmes de la trempe de Maître Jacques.

- A voir, [l'entretien avec le Dr Schustereder \(YouTube, 44 min.\)](#).
- A lire: la lettre de Jacques Schröter intitulée «Vaccins Covid — Un peuple gravement trompé par ses autorités» a été reprise sur le site [covidhub.ch](https://covidhub.ch). Nous la proposons également, en fac-similé (PDF, 11 pages), pour vos archives et pour l'histoire.
- A relire: [«Halte aux agissements illégaux du gouvernement suisse»](#), AP 302 | 12.9.2021.



PASSAGER CLANDESTIN: Erik Butler

## Ce Diable méconnu: le Satan du XIXe siècle

**L**A PLUPART D'ENTRE NOUS ONT UNE FAUSSE IDÉE DE SATAN. NOUS NOUS REPRÉSENTONS UN ÊTRE DOTÉ DE CORNES, D'AILES, DE GRIFFES ET D'UNE PEAU ROUGE SANG; UN ÊTRE QUI INCARNE LA MÉCHANCETÉ; UN ÊTRE MENANT UNE GUERRE D'USURE CONTRE DIEU ET LA RACE HUMAINE. MAIS LE DIABLE N'EST PAS QU'UNE FIGURE CARICATURALE QUI OURDIT LA DESTRUCTION UNIVERSELLE (OU, DANS UNE HUMEUR PLUS BADINE, POSSÉDANT DES JEUNES FILLES ET DES PRÊTRES). IL FUT UN TEMPS, PAS SI LOINTAIN, OÙ IL ÉTAIT CONNU POUR SE MOUVOIR DANS DES CERCLES DISTINGUÉS.

Durant ce que les historiens appellent le long XIXe siècle, qui s'étend du début de la Révolution française en 1789 à la Première Guerre mondiale en 1914, la carrière de Satan s'est épanouie dans la littérature européenne. Ce Satan n'était pas la caricature du mal si familière aujourd'hui, mais un gentilhomme bien élevé — parfois du moins. À chacune de ses apparitions, il changeait d'atours; se réinventant sans

cesse, il faisait preuve d'une ingéniosité et d'une personnalité que la meilleure société pouvait apprécier.

Pour comprendre le Diable de la littérature du XIXe siècle, il est important de comprendre le Satan de la Bible. Dans le livre de Job, il est appelé «fils de Dieu» et parcourt la terre comme un superviseur désintéressé — et discret — des affaires humaines. À un moment donné, après avoir fait sa ronde, Satan revient à la

cour du Seigneur et suggère que Job, le plus fidèle disciple de Dieu, n'a la foi que parce qu'il a été béni par des avantages matériels. Le père céleste accepte de faire une expérience: il va suspendre la protection qui entoure le sujet modèle et voir si sa foi résiste. Bientôt, Job est affligé par le vol, les tempêtes, le feu, la violence, les furoncles sur son corps, la mort de ses enfants, et plus encore. Mais ces malheurs ne sont pas causés par Satan; ce sont des choses qui peuvent arriver à tout mortel. Malgré tout, le favori de Dieu reste dévoué. Le rôle du Satan biblique est de mettre en relief un rare exemple de valeur humaine et, plus important encore, d'affirmer le pouvoir transcendant de la Déité. Il n'y a rien d'autoritaire, ni même de particulièrement «mauvais» en lui. Occupé, mais retiré, le Satan des Écritures ressemble plus à un avocat qu'à autre chose. Même dans le Nouveau Testament, il ne «tente» pas Jésus, mais le *teste* (l'original grec permet les deux traductions). À moins que poser des questions ne soit diabolique, il n'y a rien de mal à ce que fait Satan — il habite le royaume des idées, pas celui des passions.

Au cours des deux millénaires suivants, la civilisation chrétienne a presque oublié le Satan circonspect et déférent de la Bible, et le pauvre Diable a acquis une réputation imméritée. Cependant, au cours des années 1800, il a retrouvé un peu de son ancienne stature lorsque les auteurs européens ont commencé à évoquer une figure plus complexe.

### SHELLEY ET BYRON ONT ADOPTÉ SATAN COMME UN PARIÀ QUI SE DÉCHAÎNAIT CONTRE LA TYRANNIE DU TRÈS-HAUT

Pour les optimistes, l'éclipse des hiérarchies et des superstitions séculaires qui a accompagné le XIXe siècle annonçait une amélioration tant matérielle que spirituelle. Le nouvel âge promettait la liberté de conscience, des horizons politiques plus larges, la vitalité économique et des réalisations technologiques sans précédent. Mais l'«amélioration» avait un côté plus sombre: le revivalisme religieux, l'exploitation coloniale, l'antagonisme des classes et l'ingénierie sociale. Le Diable s'est inséré dans cette agitation, les auteurs cherchant précisément ce que leurs ancêtres avaient évité: l'intimité avec le «mauvais».

En 1821, l'écrivain anglais Robert Southey a implicitement dénoncé Percy Bysshe Shelley et Lord Byron comme les chefs de file de «l'école satanique» de la littérature. Ils étaient, écrivait-il, des «hommes dévergondés au cœur malade et à l'imagination dépravée». Shelley et Byron n'étaient pas vraiment satanistes. Ils étaient fondamentalement athées. Mais cette accusation leur était un motif de fierté; ils adoptaient Satan comme un paria qui se déchaînait contre la tyrannie du Très-Haut — une caractérisation qui devait plus à John Milton, auteur du *Paradis perdu* (1667) et apologiste du régicide et de la révolution, qu'à quoi que ce soit de la Bible. Le *Paradis perdu* est une grande épopée chrétienne, juste derrière la *Divine Comédie* de Dante

(vers 1320). Mais alors que Dante avait enfermé Satan, froid et misérable, dans la fosse la plus profonde de l'Enfer, Milton l'a dépeint comme une menace déchaînée.

Écrivant à peu près à la même époque que l'«École satanique», William Blake ne partageait pas l'irréligion de ses contemporains ni leur penchant pour le scandale, mais il reconnaissait la dette de la guilde littéraire envers les forces infernales. Milton, pensait-il, «écrivait avec des chaînes quand il parlait des anges et de Dieu, et en toute liberté quand il parlait des diables et de l'enfer... parce qu'il était un vrai poète et qu'il était du parti du diable sans le savoir». Sataniques ou non, les auteurs romantiques tels que Blake, Shelley et Byron assimilaient le Diable à la vigueur créatrice, à la liberté d'expression et à un tempérament de feu.

Le vieux lion des lettres allemandes, Johann Wolfgang von Goethe, était plus sage que ces jeunes têtes brûlées. Voyant d'un mauvais œil le pathos et la bravade romantiques dans son chef-d'œuvre, *Faust* (1808), Goethe a fait de son avatar du diable, Méphistophélès, une incarnation du doute. Le héros titulaire de Goethe a passé de longues années à se familiariser avec la somme des connaissances humaines pour en arriver à la conclusion qu'elles ne valent rien. Faust fait appel aux forces inférieures dans l'espoir de combler un vide personnel et universel. Méphistophélès se présente et, en échange de l'âme du savant, promet de lui donner ce qui lui manque. Si on laisse de côté

toutes les fantaisies linguistiques de Goethe, ce que Faust obtient est une série d'états exaltés qui se traduisent par l'engouement sexuel et l'ivresse. Sous ce charme, il parvient à s'oublier pendant un certain temps, mais il ne gagne aucune compréhension plus profonde. Dès le début, Méphistophélès considère la Terre comme «un spectacle plutôt triste». L'homme, concède-t-il, m'inspire de la compassion, tant son sort est misérable.

Il serait anachronique de décrire le Diable du XIXe siècle comme un existentialiste (une position philosophique à la mode au siècle suivant), mais c'est en grande partie le rôle qu'il a joué pour les auteurs sceptiques et agnostiques en Europe à l'époque. Le poète allemand Heinrich Heine, qui surnommait Goethe «le grand païen» pour le calme olympien de sa vision, recherchait également la compagnie de Satan:

*J'appelai le Diable et il vint  
Et quel ne fut mon étonnement:  
Il n'était ni boiteux ni vilain,  
Mais bien plutôt aimable  
et charmant,  
Un homme dans la force de l'âge  
Poli, courtois et obligeant;  
C'est un diplomate de talent  
Qui parle bien d'Église et de  
gouvernement.(1)*

Juif de naissance et converti à contrecœur au protestantisme, Heine n'adhérait à aucune tradition religieuse, et il considérait la politique avec irrévérence. Mais ne pas prendre les choses au sérieux n'empêche pas de savoir qu'elles le sont. Heine est célèbre pour son esprit,

mais aussi pour la profonde mélancolie qui se cache sous ses jeux de mots étincelants et ses vers diaboliques où il brocarde la douleur d'être vivant. Pour Heine, le Diable offrait quelque chose de mieux que la compassion pour les êtres cosmopolites: une bonne conversation. C'est tout ce qu'on peut demander de mieux.

**UN VISITEUR VENU DES ENFERS POUVAIT SE RENDRE À PARIS, S'Y PROMENER À SON AISE ET S'Y SENTIR COMME CHEZ LUI**

À l'époque de Heine, beaucoup d'autres personnes entretenaient des relations avec cet homme «aimable et charmant... dans la force de l'âge». L'anthologie *Le Diable à Paris* (1845-1846) offre un aperçu de cette sociabilité à travers la description des «mœurs et coutumes» des habitants de la capitale française. Parmi les contributeurs, on trouvait entre autres célébrités les romanciers Honoré de Balzac et George Sand, l'illustrateur J. J. Grandville, le dramaturge Alfred de Musset et le poète Gérard de Nerval. Le principe de la collection était qu'un visiteur des enfers pouvait se rendre à Paris, s'y promener à loisir et se sentir chez lui dans la ville moderne. L'intelligentsia urbaine ne se faisait guère d'illusions sur les rues lumineuses et les venelles sombres qu'elle habitait. À l'occasion, certains d'entre eux auraient même pu s'agenouiller et rejoindre le Diable en prière. L'un d'entre eux l'a certainement fait: Charles Baudelaire.

Pour Baudelaire, catholique voluptueux et morbide qui mit cul par-dessus tête la rébellion du premier

romantisme, la misère et le crime ravivaient le drame éternel de l'âme humaine, qui s'efforce de s'élever, mais reste embourbée dans sa crasse. Le Diable s'avère le dernier espoir du pécheur:

*Ô toi, le plus savant et le plus beau  
des Anges,  
Dieu trahi par le sort et privé de  
louanges,  
Ô Satan, prends pitié de ma longue  
misère!  
Ô Prince de l'exil, à qui l'on a fait  
tort,  
Et qui, vaincu, toujours te redresses  
plus fort,  
Ô Satan, prends pitié de ma longue  
misère!  
Toi qui sais tout, grand roi des  
choses souterraines,  
Guérisseur familier des angoisses  
humaines,  
Ô Satan, prends pitié de ma longue  
misère!*

Tout appel à Satan signifie qu'un feu spirituel brûle quelque part; car il ne peut y avoir de Diable sans Dieu, après tout. Baudelaire croit au salut et à la damnation, et — conformément aux enseignements de l'Église — il croit que l'humanité est intrinsèquement corrompue. Mais l'Église est corrompue elle aussi. Sans charité et sans véritable christianisme, observe le poète, les «dépreux» et les «proscrits» se tournent vers Satan comme vers un «père adoptif».

Au fil du siècle, de tels gestes de provocation deviennent presque une évidence pour les aspirants bohèmes qui adoptent des poses entre Byron et Baudelaire. Certains ne savaient

manifestement pas ce qu'ils faisaient en s'essayant à la pratique des arts obscurs. Ainsi, dans *Une saison en enfer* (1873), Arthur Rimbaud adresse à son «cher Satan» quelques «hideux feuillettes de [s]on carnet de damné», se positionnant ainsi parmi les fiers parias:

«D'eux, j'ai: l'idolâtrie et l'amour du sacrilège; — oh! tous les vices, colère, luxure, — magnifique, la luxure; — surtout mensonge et paresse. J'ai horreur de tous les métiers. Maîtres et ouvriers, tous paysans, ignobles. La main à plume vaut la main à charrue. — Quel siècle à mains! — Je n'aurai jamais ma main.»

Rimbaud n'exprime ni ardeur révolutionnaire, ni cynisme las du monde, ni catholicisme pervers. Il hérite «l'idolâtrie et l'amour du sacrilège», mais il ne sait qu'en faire. «La main à plume vaut la main à charrue», mais il ne voit pas l'intérêt de gratter la terre. Vers l'âge de vingt ans, Rimbaud en a fini avec la poésie. Il passera le reste de sa courte vie à chercher l'aventure à l'étranger. «Je n'ai jamais été chrétien», écrit-il, «je ne comprends pas les lois; je n'ai pas le sens moral, je suis une brute». L'adolescent ingénieux, mais condamné, a perdu la foi en ce «cher Satan».

Les œuvres de Shelley, Byron, Goethe, Heine, Baudelaire et Rimbaud ne rempliraient même pas une demi-étagère dans la bibliothèque du Pandémonium. Néanmoins, certaines

choses devraient être claires: quand le Diable du XIXe siècle se manifeste, les événements prennent une tournure inattendue. Il n'est pas l'incarnation brute de la haine et de l'iniquité que s'imagine le vulgaire. Satan apprécie la licence poétique; il peut faire son affaire de mensonges ingénus, de flagrantes contrefaçons et même de la vérité. Comme Dieu, dont il accomplit la volonté, le Diable se tient de l'autre côté de la loi.

La «sympathie pour le diable»(2) — comme beaucoup de choses héritées du romantisme dix-neuviémiste — est presque certainement une mauvaise idée, mais une consultation occasionnelle peut s'avérer utile. Parlez avec respect et gardez vos distances, et vous pourriez apprendre quelque chose de ce «diplomate de talent». Le Diable que vous ne connaissez pas a un métier complexe et ingrat.

- Erik Butler est chercheur à la David Geffen School of Drama de l'université de Yale. Son livre le plus récent est *The Devil and His Advocates* (2021). Article original, traduit de l'anglais par Slobodan Despot. Illustration: «Le Diable hors barrière» de Gavarni, 1833.

#### NOTES

1. Livre de Chants, XXXV. Passage traduit de l'allemand par SD.
2. «Sympathy for the Devil», titre d'une chanson célèbre des Rolling Stones (note de la réd.).

## TURBULENCES

### **MARQUE-PAGES · La semaine du 30 octobre au 5 novembre 2022**

#### **LES INCONTOURNABLES DE LA SEMAINE SÉLECTIONNÉS PAR SLOBODAN DESPOT**

**Turbopamphlet.** Ne manquez pas cette magnifique envolée de Gaspard Proust sur l'imbécillité sans bornes de la Commission européenne « emmenée par la Castafiore à particule von der Leyen » avec ses projets d'abandon des voitures thermiques pour 2035. (Photo)

« Des génies absolus. Rien de moins. Au nom de cette orgueilleuse chimère consistant à faire croire à l'homme qu'il arrivera à maîtriser le climat en roulant au lithium — rien que d'écrire la phrase, je pouffe —, on nous expliquera sans doute bientôt qu'on arrivera à modifier l'axe de rotation terrestre en triant ses déchets, ou à inverser le jet-stream en pratiquant l'écriture inclusive. »

(NB Si vous savez utiliser un VPN, et que vous vous localisez en Russie/ Ukraine, vous avez la presse de grand chemin gratis! Voyez [cette notice](#) du JDD.)

**Changement de niveau.** La dénazification ne suffit pas. L'Ukraine apparaît tellement infestée de sectes sataniques que c'est une *désatanisation* qui s'impose désormais. Cette estimation provient d'Alexeï Pavlov, secrétaire adjoint du Conseil de sécurité de la Fédération de Russie. Le rapporteur estime que les autorités issues du putsch de Maidan en 2014 « ont transformé l'État d'Ukraine en une hypersecte totalitaire ». Les analystes du Conseil de sécurité russe passent pour peu enclins à l'affabulation, et ceci est rapporté par l'agence TASS qui n'a pas coutume de caviarder ses patrons. La guerre d'Ukraine va-t-elle devenir une guerre sainte?

**Business is Business.** Rien ne vaut une bonne infographie pour comprendre l'échelle des choses. Celle-ci, proposée

par le *New York Times*, montre l'évolution des échanges commerciaux de la Russie) avec divers pays depuis le début de l'opération militaire spéciale en Ukraine. Il y a des surprises, avant tout en Europe!

**Infoterrorisme.** Le site d'investigation *The Intercept* publie une enquête sensationnelle de Ken Klippenstein et Lee Fang sur la « deuxième vie » du Department of Homeland Security, une instance censée lutter contre le terrorisme et qui s'est recyclée dans la répression des idées dissidentes aux USA. Après avoir lancé, puis fermé, un calamiteux « Conseil de gouvernance de la désinformation », soit un véritable « ministère de la Vérité », le DHS n'a pas lâché le morceau. Des documents révèlent que le travail de censure se poursuit en sous-main.

Le DHS prévoit ainsi de cibler les informations divergentes sur « les origines de la pandémie de COVID-19 et l'efficacité des vaccins COVID-19, la justice raciale, le retrait des États-Unis d'Afghanistan et la nature du soutien américain à l'Ukraine ». On découvre aussi que Facebook a très complaisamment créé un portail spécial pour que le DHS et les agents gouvernementaux puissent épinglez directement la « désinformation » sur le réseau.

Le Dr Goebbels aurait rêvé d'une « liberté d'expression » ainsi calibrée...

**Volte-face.** Aux oubliettes, l'histoire du pangolin! L'épidémie de Covid-19 est vraisemblablement due à un accident de laboratoire. Ce ne sont pas des conspirationnistes fous qui le disent, mais une commission du Sénat US et c'est publié dans *Vanity Fair* — on ne peut plus « mainstream ». Dire qu'il y a quelques mois encore, « le moindre murmure public sur ce sujet vous valait d'être *déplateformé* et jeté en pâture aux alligators », note Edward Snowden. Qui ajoute encore ce

mot fatidique: «aveu d'erreur — ou prélude à la guerre?», l'affaire étant imputée aux Chinois, comme on s'y attendait.

**I-diotie.** La religion du numérique est un pilier de la *fabrique du crétin*, c'est bien pourquoi les patrons de la Silicon Valley limitent sévèrement l'accès de leurs propres enfants aux e-joujoux. Cela ne l'a pas empêché de subjuguier les cerveaux dans le monde du business. Après les grandes espérances de l'informatisation naissante, nous en voyons désormais les effets concrets sur le monde du travail. Le *big data*, ou *big dada* des technocrates, a-t-il propulsé la productivité générale dans la stratosphère? Non, selon Olivier Passet, directeur de XerfiCanal. Paradoxalement, la numérisation à tout crin aboutit selon lui à une «productivité exsanguine».

«In fine, bien souvent, l'industrie numérique, dans son rêve de décentralisation extrême, vend de l'inefficacité bon marché aux entreprises, démultipliant leurs coûts de transaction et d'information, avec un effet négatif peu perceptible sur la rentabilité, mais beaucoup plus profond sur la productivité.»

**Guerre perfide.** Une nouvelle «fuite» de documents confidentiels via le site *The Grayzone* dépeint l'imbrication profonde des services britanniques dans l'appareil de guerre ukrainien. En l'occurrence, il s'agit de l'organisation, de la logistique et de l'entraînement d'un véritable réseau terroriste — ou «partisan» — dont l'attaque contre le pont de Crimée est l'un des hauts faits. Cette enquête dense et très bien documentée sera sans doute traduite en français. Elle ne se contente pas de publier des révélations choquantes, mais les inscrit dans une tradition déjà établie

de la guerre secrète à la sauce Rosbif, où tous les moyens sont bons:

«Si des agents britanniques ont effectivement orchestré l'attentat sur le pont de Kerch, ils se sont probablement inspirés d'opérations passées étrangement similaires. En 2006, une ONG connue sous le nom de British Irish Rights Watch a publié le témoignage d'informateurs anonymes des services de renseignements britanniques révélant que le MI6 avait été le fer de lance d'une stratégie de terrorisme sous faux drapeau connue sous le nom de "bombe humaine" en Irlande du Nord.

Des civils étaient ligotés dans des véhicules bourrés d'explosifs, puis contraints de se rendre à des postes de contrôle militaires, infligeant des attaques incendiaires qui tuaient aussi bien des soldats que des civils. Cette vague d'attentats a attisé les tensions locales et a permis de justifier la répression draconienne de l'État britannique à l'encontre de la population catholique de la province.»

**Chromophobie.** Notre monde vire à la grisaille! Alors que les nuances de gris représentaient le 15 % des couleurs du quotidien en 1800, elles atteignent 50 % aujourd'hui. 3 voitures vendues sur 4 sont blanches, grises ou noires. La simplification de notre espace colorimétrique est-elle aussi le reflet d'un appauvrissement intérieur? Ce remarquable reportage de France Culture avec le designer Jean-Gabriel Causse éclaire de manière captivante notre psychologie collective. Et il nous apprend aussi que la décoloration absolue n'est pas encore garantie...

PS — *Chromophobie*: «peur de la couleur en Occident», selon le sculpteur écossais David Batchelor, qui a consacré un livre au sujet.

## Pain de méninges

### L'AMOUR FRIVOLE ET L'AMOUR PROFOND

Je ne sais pas si j'ai jamais appris quoi que ce soit! J'ai appris à avoir un foyer heureux, mais je me considère chanceuse à cet égard, car j'aurais pu passer à côté. Tout le monde a un côté superficiel et un côté profond, mais notre culture n'accorde pas beaucoup de valeur à la profondeur — nous n'avons pas de chamans ou de devins, et la profondeur n'est ni encouragée ni comprise. Entourés par cette société superficielle et brillante, nous développons également un côté superficiel, et nous sommes attirés par la frivolité. Cela se reflète dans le fait que cette culture crée un romantisme addictif basé sur l'insécurité. Les gens sont accros à cette incertitude: savoir s'ils sont vraiment unis à l'objet de leur obsession. J'ai tellement vu ce schéma chez moi et mes amis et certaines personnes ne s'en sortent jamais. Mais, tout en développant mon côté superficiel, j'ai toujours nourri un désir plus profond, de sorte que même lorsque je tombais dans le piège de cet autre type d'amour, j'étais au courant de ce que je faisais. J'ai récemment lu un article dans le magazine *Esquire* intitulé «La fin du sexe», qui disait une chose qui m'a semblé très vraie: «Si vous voulez connaître une répétition sans fin, voyez beaucoup de personnes différentes. Si vous voulez goûter une variété infinie, restez avec une seule.» Ce qui se passe lorsque vous commencez de sortir avec quelqu'un, c'est que vous exécutez tous vos meilleurs trucs et racontez toutes vos meilleures histoires — et d'une certaine manière, c'est un moyen de tomber encore plus amoureux de vous-même. Vous ne pouvez pas faire ça avec un compagnon de longue date parce qu'il vous connaît par cœur. Dans une relation de longue durée, les choses meurent et ressuscitent, et ce processus partagé de renaissance approfondit l'amour. C'est un dur labeur, cependant, et beaucoup de gens s'enfuient au premier accroc. Vous êtes avec cette personne, et soudain vous avez l'air d'un connard pour elle ou elle a l'air d'un connard pour vous: c'est désagréable, mais si vous arrivez à passer outre, vous vous rapprochez et vous apprenez une façon d'aimer qui est différente de l'amour névrotique qui imprègne les films. C'est plus chaleureux et plus molletonné.

— Joni Mitchell.

# PHOTOBIOGRAPHIE PAR SLOBODAN DESPOT



## **Maison idéale. Quelque part en Suisse, 12.10.2022.**

Elle est si bien placée, si bien emmitouflée que je n'ose même pas mentionner le lieu. Une colline donnant sur la vallée, au milieu d'un paysage industrialisée, mais où toute cette agitation soudain disparaît. Quelques champs à moutons, deux chiens curieux et puis ce lierre qui caresse les murs comme en signe d'adoration. On croirait une campagne toscane, ou une planque secrète de Rabelais. Rien de vulgaire ne peut y loger.

/iPhone X/